

Le corps et ses humeurs

Micheline Boucher, *De feu et de froid* (avec des oeuvres de Dominique Sarrazin), Québec, Le Loup de Gouttière, 1996, 80 p.

Jean Perron, *Des rêves que personne ne peut gérer*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 104 p.

Marc Vaillancourt, *Les corps simples*, Montréal, Triptyque, 1996, 104 p.

Christine Dimitriu van Saanen, *Sablier*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1996, 68 p.

Jacques Paquin

Numéro 86, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39218ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (1997). Compte rendu de [Le corps et ses humeurs / Micheline Boucher, *De feu et de froid* (avec des oeuvres de Dominique Sarrazin), Québec, Le Loup de Gouttière, 1996, 80 p. / Jean Perron, *Des rêves que personne ne peut gérer*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 104 p. / Marc Vaillancourt, *Les corps simples*, Montréal, Triptyque, 1996, 104 p. / Christine Dimitriu van Saanen, *Sablier*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1996, 68 p.] *Lettres québécoises*, (86), 40–41.

Micheline Boucher, *De feu et de froid* (avec des œuvres de Dominique Sarrazin), Québec, Le Loup de Gouttière, 1996, 80 p., 15 \$.
 Jean Perron, *Des rêves que personne ne peut gérer*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 104 p., 10 \$.
 Marc Vaillancourt, *Les corps simples*, Montréal, Triptyque, 1996, 104 p., 16 \$.
 Christine Dimitriu van Saanen, *Sablier*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1996, 68 p., 12,95 \$.



Le corps et ses humeurs

Quatre recueils pour quatre états du corps.

POÉSIE

Jacques Paquin

JE NE CHERCHERAI PAS À VOUS APPÂTER avec une petite entrée en matière sur les liens viscéraux qui unissent le corps au texte ou au cortex. Je vous fais également grâce de l'habituel baratin sur l'écriture poétique comme respiration du corps. Vous n'êtes pas du genre à avaler ces couleuvres. Alors aussi bien ne rien tenter de ce côté. Je serais plutôt mal dans ce corset. Question d'humeurs, sans doute. Ce corpus, pour une fois, se passera donc de commentaires.

Jubilations du corps

L'« Examen objectif », l'un des poèmes de Marc Vaillancourt dans *Les corps simples* s'ouvre sur ces vers :

*J'ai des idées plein mon bérêt
 des vices plein mon caleçon
 des consolations plein vos tir-jus
 Je me nourris d'éponges gorgées de vinaigre
 de ragots solubles de perles de paraffes* (p. 86)

Ce livre est soutenu par une faconde et une culture très riche que met en évidence le lexique où pullulent les mots rares ou techniques. Il y en a en abondance, dans chacun des poèmes, ce qui peut impressionner, mais qui risque aussi de décourager le lecteur qui prise moins le recours systématique au dictionnaire pour accompagner sa lecture. Heureusement, « trombine », « fonctions eulériennes », qui « patibule[ent] » à qui mieux mieux, « onde du Permesse », « tungstène », « canope » (j'ai tiré ce vocabulaire d'un seul poème !) sont passés au moulinet d'une langue qui sait allier la richesse des timbres à une large palette de sensations et d'émotions. Un poème comme « Empire State Building », fait preuve d'une grande jubilation verbale, où le poète s'est amusé à recenser toutes les facettes de l'emblème de la mégapole états-unienne. L'édifice est simultanément le point d'observation le plus élevé de la géographie urbaine, le lieu d'une analogie qui évoque aussi bien *Autour de la lune*, de Jules Verne, que les « abbayes du Moyen Âge ». La poésie de Vaillancourt est une poésie de l'événement, elle raconte tout aussi bien le Tour de France (« Étape cycliste ») que la traversée d'un paysage (ville, désert ou campagne). Cette poésie dégage une vigueur et une santé qui font du recueil une véritable fête du langage. Redoutant « tout autant/le discours intérieur/que la parole indigeste » (p. 37), Vaillancourt évite la monotonie en variant la coupe des vers, juxtapose le bric-à-brac d'une imagination qui progresse par sauts et par bonds, et, surtout, montre de belles dispositions pour l'ironie et la satire sociale :

*j'en ai marre de l'atticisme
 du lyrisme et des élégies
 je porte mes côtes comme un faisceau
 de ramilles une flamme dans les reins*

*mon squelette est le bâcher sur lequel
 hérétique
 on me brûlera
 pourtant allez comprendre
 je suis si étrange
 j'aime ça.* (p. 31)

Moi aussi, j'aime ça.

Corps en orbite

Il arrive que certaines œuvres abordent un thème tout en passant à côté des riches possibilités qu'il suggère. Eh bien, c'est ce qui s'est passé avec le dernier recueil de Jean Perron. Le point de départ n'est pas inintéressant, loin de là. Il suffit de lire « Autoroute » pour que se déroulent devant vous les lacets des voies rapides, des bretelles et des sorties, leur monotonie organisée, et les rares consolations des paysages bucoliques. On peut imaginer sans peine ce qu'on pourrait tirer d'un tel sujet. Mais le voyage aussitôt amorcé, voilà que le poète se met en tête de nous livrer ses pensées profondes sur la signification de l'autoroute :

*prendre l'autoroute
 croire qu'on va quelque part
 se dépêcher
 tout en apprenant à aimer le trajet
 autant que la destination.* (p. 11)

Aussi bien emprunter la prochaine sortie. En fait, on peut se demander si Perron s'intéresse vraiment à son sujet puisqu'il bifurque rapidement vers une apologie de la campagne. Pour Perron, ce n'est pas une façon de prolonger la ville tentaculaire, mais un moyen de lui échapper et de se retrouver en pleine « nature », avec tout ce que ce terme renferme de clichés. Il sort donc de l'autoroute « pour foncer vers d'autres lieux/au milieu des pâturages/et des forêts sans âge » (p. 17). Le rêve bucolique s'est substitué à l'aventure de la route. Même dans la partie où le recueil fait halte dans les villes, c'est toujours en termes de nature que la cité est évoquée. Perron est un poète de la nostalgie, allant jusqu'à regretter l'époque où les « autos étaient des œuvres d'art » (p. 30).

Plus on avance dans le recueil, plus on s'éloigne de la poésie et de l'aventure du poème. Le recueil a fait une embardée, s'est retrouvé sur la plage, en pleine enfance, mais dans laquelle il est bien difficile de reconnaître autre chose qu'un discours de plus sur l'enfance : « parfois nous sommes tous des enfants » (p. 38). Pour le lecteur, le trajet devient interminable, il est semé des nids de poule de la pensée satisfaite : « comment être si jeune dans un monde si vieux », (p. 83). Ce qui gêne surtout, c'est le ton sentencieux. On a l'impression que cer-



tains vers sont tirés d'un calepin de notes jetées comme cela, sans aucun souci de transformation. Ce n'est peut-être pas un hasard si, en fin de recueil, il est question d'un calepin comparé à une voie rapide où le poète entend « le cri d'une ambulance/déjà évanoui/avant que je ne finisse de le noter » (p. 95). J'aurais souhaité, pour ma part, que le poète emprunte une voie moins rapide et plus exigeante.

Particules célestes

Les objets auxquels s'intéresse la poésie de Christine Dumitriu van Saanen, auteure qui a une formation en géologie, lui viennent en grande partie de la fréquentation d'un univers pour lequel les hommes et les femmes que nous sommes ne représentent qu'une portion infime sinon négligeable de la création. C'est sans doute ce qui confère à cette poésie une certaine froideur. Reposant surtout sur les nominalisations, les poèmes se font descriptifs et logent à l'enseigne du constat. Toutes les parties du recueil (« Sablier », « Algues bleues », « Sphinx », « Énigmes », « Virtualité » et « Plus tard ») laissent toutefois percer ici et là une brève inquiétude, malgré l'absence d'un sujet bien affirmé. Chaque poème répète cette idée que le monde se joue au-dessus de nos têtes :

*Ponts dessus les gouffres
avancement des glaciers
clair-obscur
dans l'œuf de la terre
jeu perpétuel (p. 49)*

On se rappellera la phrase fameuse de Pascal : « Le silence éternel des espaces infinis m'effraie. » Il n'est pas donné à tous de méditer sur le monde à une aussi grande distance. Ici, la joute des planètes l'emporte sur l'agitation humaine. J'ai déjà eu l'occasion de commenter un précédent recueil de l'auteure dans les pages de cette chronique et j'avais relevé que la part trop importante de vocabulaire spécialisé nuisait à l'intérêt du recueil. Ce n'est pas le cas ici. Rares sont les moments où j'ai été touché, mais voici des vers sur lesquels je me surprends encore à méditer : « L'oubli n'a plus d'images / à voir / le temps lui a fermé / les yeux » (p. 17).

Le poème, si bref soit-il, a su accueillir plus vaste que lui.

Anatomie de l'amour

Avec le recueil de Micheline Boucher, nous sommes aux antipodes de l'imaginaire galactique de van Saanen. L'intitulé, assez mal choisi, soit dit en passant, à cause de la banalité du paradoxe, recouvre une histoire d'amour. Un titre comme « Amour d'automne », malgré son prosaïsme, aurait mieux convenu au recueil, me semble-t-il, puisqu'il retrace un amour qui va de l'automne à l'hiver. Inutile d'insister sur la facilité de l'analogie. Ce n'est donc pas le propos du recueil qui intéressera le lecteur mais, comme toujours en littérature, la manière. De ce point de vue, le recueil est assez réussi ; l'auteure possède un sens évident de l'image et maîtrise bien la syntaxe et le rythme du vers. Elle écrit une poésie populaire, dans le sens large du terme, c'est-à-dire qu'elle combine les ingrédients propres à plaire au plus grand nombre : l'histoire d'une rupture amoureuse et la solitude et la souffrance sur fond de froidure et de neige. Attention : ce n'est pas une poésie facile, l'auteure puise simplement dans un fonds qui rappelle la manière des poètes qui l'ont précédée.

*Nous sommes sourds
Le pain et l'eau s'imaginent
La vie nous cueille*



Marc
Vaillancourt



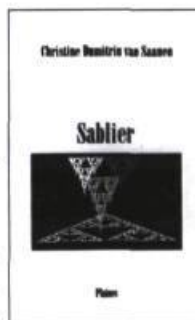
Marc Vaillancourt

Les corps simples



Christine
Dumitriu
van
Saanen

*Impitoyablement nous noie
Je finirai ma nuit
Sans levain ni miché
Morte d'une trop longue mascarade
(p. 42)*



Micheline Boucher a bien intériorisé toute l'imaginaire de la poésie québécoise et on ne peut s'empêcher de reconnaître au passage un vers d'Anne Hébert, de Saint-Denis Garneau (« l'imaginaire / demande à boire » p. 43), des poètes de l'Hexagone, et même peut-être de Nerval (« Te rappelles-tu la lumière des peupliers/Ce temple nostalgique » (p. 69). Tout le recueil se maintient à un haut niveau de qualité d'écriture, même si on peut lui reprocher l'abus du vocable « vide », disséminé à travers les pages. Ce n'est cependant pas très grave, quand on lit des vers comme ceux-ci : « L'éclair de tes mâles paupières / Fait des frimas sur le miroir. » (p. 54)

Certes, cette poésie ne cherche pas à réinventer le langage. José Cabanis, à qui un jeune auteur reprochait de ne pas remettre en question le langage dans ses œuvres, se fit la réflexion suivante : « Mais si tant d'autres le font si bien, pourquoi le ferais-je ? Alors que si je ne parle pas du jardin de Bagnères, qui le fera ? » Micheline Boucher a choisi de parler de ce qui lui tenait à cœur, et de belle façon, en jouant sur des airs qui nous sont familiers. Comment le lui reprocher ? C'est sans aucun doute l'une des raisons qui lui ont valu, entre autres, le prix Piché de Poésie-Le Sortilège en 1994. Un recueil à mettre entre toutes les mains.



Nous avons le plaisir de vous annoncer la création de
Balzac - Le Griot éditeur

Nouveautés du printemps

LES ROMANS

- **Petite douceur** par Marie Page
Un roman à mettre dans toutes les mains! ou presque... **Prix : 14,95\$**
- **De Lahore à Montréal** par Julian Samuel
Roman à forte saveur autobiographique qui fera grincer beaucoup de dents, âmes sensibles s'abstenir. **Prix : 24,95\$**
- **L'Adieu au Viêt-nam** par Jean-Marie Montbarbut
A travers les voyages, les combats, les amours d'un jeune légionnaire idéaliste, Jean-Marie Montbarbut nous plonge dans les délices de l'exotisme. **Prix : 24,95\$**

LES ESSAIS

- **Plaidoyer pour l'idéologie tabanarco**
par Louis Cornélius
Un pamphlet qui ne peut qu'entraîner la polémique. **Prix : 12,95\$**
- **Le cinéma de Paul Tana**
par Filippo Salvatore et Anna Gural-Migdal
Un regard sur le cinéma et la critique cinématographique québécoise. **Prix : 24,95\$**
- **La propagande socialiste** par Marc Angenot
La plus importante étude jamais réalisée sur le discours socialiste. **Prix : 39,95\$**

Balzac-Le Griot éditeur
C.P. 67 Succ De Lorimier, Montréal, Qc, H3H 2N6